



HAL
open science

La différence anthropologique.

Raphaële Andrault, Stefanie Buchenau

► **To cite this version:**

Raphaële Andrault, Stefanie Buchenau. La différence anthropologique.. Médecine et philosophie de la nature humaine, de l'âge classique aux Lumières, 2014. halshs-03313073

HAL Id: halshs-03313073

<https://shs.hal.science/halshs-03313073>

Submitted on 3 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Raphaële Andrault et Stefanie Buchenau, in Andrault, Buchenau, Crignon, Rey (dir.), *Médecine et philosophie de la nature humaine, de l'âge classique aux Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2014, chap. II « La différence anthropologique ». Version auteur avant corrections sur épreuves.

Chapitre II La différence anthropologique

Le postulat d'une spécificité de l'homme au sein de la nature et d'une opposition close entre deux genres, humain et animal¹, fait l'objet de nouveaux débats, philosophiques et médicaux, à l'âge classique. En médecine, le développement de l'anatomie comparée contribue à renouveler l'interrogation sur la différence anthropologique² et à relativiser la supériorité et la singularité de la physiologie ou de l'économie humaines. Certes, il n'était alors pas nouveau de comparer la figure extérieure et les membres de l'homme et des animaux, comme le faisait Aristote, voire, comme Galien, de se servir des dissections animales pour constituer une anatomie humaine. Mais l'anatomie comparée prend au XVII^e siècle une nouvelle dimension. Outre l'apparition de la notion même d'« anatomie comparée » ou de « zootomie », l'ensemble des vivants, et non plus seulement les mammifères, deviennent de véritables outils d'investigation sur le lien en l'homme entre organes et fonctions : l'anatomie animale, voire végétale, apparaît comme le nécessaire auxiliaire d'une « andranatomie » ou « anatomie humaine » selon la terminologie employée par Marco Aurelio Severino³. En témoigne notamment l'impossibilité manifeste, pour la *Bibliotheca anatomica* qui entendait diffuser la plupart des découvertes médicales du second XVII^e siècle portant spécifiquement sur l'homme, d'exclure des ouvrages relevant de l'anatomie animale : cela révèle que les limites de l'anatomie humaine sont « poreuses et problématiques⁴ ».

De fait, l'anatomie animale joue un triple rôle. Elle sert d'abord à examiner les organes qui ne sont pas aisément accessibles en l'homme en en donnant à voir une version simplifiée. C'est ainsi que Marcello Malpighi déclare que l'exploration des animaux les plus parfaits « requiert l'analogie des simples » et impose, par exemple, de se servir de certains animaux à sang froid, voire d'insectes, pour mieux appréhender l'articulation entre organes et fonctions⁵. Ce qui est également exprimé par Perrault : « les fonctions admirables des animaux sont produites par des instruments que nous pouvons voir⁶ ». L'anatomie comparée permet ensuite de saisir par différence les fonctions propres à chaque espèce et, par recoupement, ce qui est organiquement nécessaire à l'accomplissement des fonctions communes, comme le note Nicolas Sténon en 1669 : « Le cerveau est différent dans les différentes espèces d'animaux, ce qui est une nouvelle raison de les examiner toutes [...]. Or cette différence, quelle qu'elle puisse être, donne toujours quelque lumière aux recherches, elle nous peut apprendre ce qui est absolument nécessaire⁷ ». La variété du règne animal sert enfin à appréhender sous une forme hypothétique ce qu'aurait pu

¹ Sur cette question, voir l'article de F. Wolff, « L'animal et le dieu : deux modèles pour l'homme. L'invention de l'animal dans l'Antiquité », dans *L'être, l'homme, le disciple*, éd. Paris, PUF, 2000, p. 113-138.

² Signalons que cette expression correspond au titre de l'ouvrage de F. Tinland, avec des objets différents : *La différence anthropologique. Essai sur les rapports de la nature et de l'artifice*, Paris, Aubier Montaigne, 1977.

³ M. A. Severino, *Zootomia democritaeva, Noribergae, Lietris Endterianis*, 1645. Voir aussi l'article « anatomie » de Diderot et Tarin dans l'*Encyclopédie* : « Dans l'anatomie comparée, on examine les brutes, et même les végétaux, afin de parvenir, par la comparaison de ce qui s'y passe avec ce qui se passe en nous, à une plus parfaite connaissance du corps humain », *op. cit.*, t. 1, p. 409.

⁴ D. Bertoloni Meli, *Mechanism, Experiment, Disease. Marcello Malpighi and Seventeenth Century Anatomy*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2011, p. 3.

⁵ M. Malpighi, *Plantarum anatomes*, dans *Opera omnia*, Leyde, 1687, I, p. I.

⁶ Cl. Perrault, *Essais de Physique, ou Recueil de plusieurs Traités touchant les choses naturelles*, Paris, chez Jean Baptiste Coignard, 1680, p. 7.

⁷ N. Sténon, *Discours sur l'anatomie du cerveau* 1669, Paris, Classiques Garnier, 2009, p. 125-126.

donner le défaut, la modification ou l'ajout de tel organe dans une autre économie des forces et, de là, à admirer la perfection humaine.

Or cette intrication de l'anatomie animale et de l'anatomie humaine pose deux séries de problèmes. En premier lieu, elle suppose d'admettre que les différences anatomiques et structurelles entre les espèces déterminent directement des différences fonctionnelles, et, inversement, que la diversité des fonctions doit s'expliquer à partir de la diversité des structures. Cela signifie-t-il qu'il est possible d'expliquer la spécificité anthropologique à partir de la complexité de l'organisation anatomique de l'homme ? Peut-on déduire toutes les qualités proprement humaines – intelligence, langage, moralité et socialisation – des particularités physiologiques de ses organes et de sa morphologie ? Ces particularités suffisent-elles à déterminer les contours d'une science anthropologique ?

Deux positions au moins sont possibles. Soit il faut estimer que la médecine en tant que telle ne révèle que l'organisation corporelle commune aux hommes et aux animaux : cela libère un espace pour une anthropologie non médicale qui s'attachera à prouver de cette façon l'existence d'une différence invisible, non corporelle, entre hommes et animaux, telle que la présence d'une âme raisonnable. Ainsi, il y aurait en l'homme deux parties, ou deux aspects, l'un proprement humain, indépendant de l'anatomie de son corps, l'autre, animal, commun à tous les vivants qui manifestent l'exercice d'une âme sensitive, de la mémoire et de l'imagination, strictement dépendant du bon état du système neuro-cérébral. Soit il faut au contraire estimer que la médecine, en découvrant une anatomie humaine particulièrement élaborée, reste la discipline propre à exalter la supériorité de l'homme : l'organisation de son corps serait la preuve de l'exercice de fonctions rationnelles le définissant en propre. Les deux hypothèses se trouvant parfois chez un même auteur. Ainsi Willis énonce-t-il dans le *De anima brutorum* que l'absence de différence structurelle manifeste entre le cerveau humain et le cerveau animal est une raison d'admettre que l'âme commune aux hommes et animaux est corporelle, tandis que l'âme rationnelle qui les distingue est incorporelle [Willis, II. 3]. Pourtant, dans le *De cerebri anatome* (1664) il notait que les circonvolutions de la matière grise dans les cerveaux humains, bien plus complexe que chez les animaux, démontrait le lien entre cet aspect anatomique et l'exercice des facultés supérieures que l'homme détient au plus haut degré¹.

Il y a donc une tension entre, d'une part, les fondements d'une anthropologie médicale et anatomique, acceptant la stricte dépendance des fonctions vis-à-vis des structures au risque de nuancer la séparation entre animalité et humanité, et, d'autre part, une anthropologie qui s'autorise au contraire à étudier des facultés proprement humaines et rationnelles dont l'accomplissement ne pourrait dépendre de l'organisation matérielle du corps.

Cette difficulté est particulièrement manifeste dans les interrogations sur les différences qui séparent les grands singes des hommes. En effet, on doit à Nicolas Tulp d'avoir livré au public l'une des premières descriptions physiques et éthologiques de grands singes appelés alors orang-outang, ou hommes sylvestres, dont on souligne la très grande proximité avec l'homme [Tulp, II. 1]. D'une part, la nette scission entre l'animal et l'homme est mise en question au profit de la découverte de ces animaux intermédiaires. D'autre part, la découverte encourage d'autant plus philosophes et médecins à s'interroger sur les limites de l'espèce humaine, soit pour subvertir de manière irrévérencieuse la place privilégiée généralement accordée à l'homme au sein de la création, à la façon de Cyrano qui en fait un monstre « plumé comme un galeux » [Cyrano, II. 2], soit pour souligner l'ambiguïté de nos critères d'identification de l'homme, compris comme une espèce, par opposition à l'animal. Ainsi, Locke s'interrogeait, dans l'*Essai philosophique concernant l'entendement humain* [Locke, II. 4] : selon que l'on accorde plus d'importance à la figure extérieure du corps ou à l'expression de la raison, est-ce qu'un imbécile, qui a figure humaine mais ne peut parler, peut être considéré comme un homme ? Comment évaluer l'appartenance d'un monstre à l'espèce humaine ? Dans la continuité de la première étude que Tulp proposa de l'homme sylvestre, celle d'Edward Tyson en 1699 va plus loin dans la

¹ Voir sur tous ces points W. F. Bynum, « The Anatomical Method, Natural Theology, and the Functions of the Brain », *Isis*, vol. 64, n° 4 (déc. 1973), p. 444-468, notamment p. 447 et p. 451.

comparaison anatomique entre l'homme et le primate en estimant que le chimpanzé est, par son cerveau et son système nerveux, plus proche de l'homme que des singes¹.

Il ne lui manquerait ainsi aucun organe requis pour la parole : l'absence de différence anatomique, si elle peut rendre incertaine l'attribution en troisième personne de l'humanité, notamment pour décider de la nécessité d'un baptême², ne permettrait-elle pas d'assigner une différence médicalement invisible et pourtant essentielle ? C'est en tout cas ce que l'on trouvera chez Gregory et qu'affirmait Leibniz en se fondant sur l'anatomie des singes : « pour ce qui est des organes, les singes les ont en apparence aussi propres que nous à former la parole, cependant il ne s'y trouve point le moindre acheminement. Ainsi il faut qu'il leur manque quelque chose d'invisible³ ». La parole, manifestant l'à-propos, signe d'une pensée raisonnable, est bien déjà ce qui identifiait pour Descartes l'écart essentiel entre hommes et animaux⁴. Voici ce qu'écrivit Buffon au XVIII^e siècle sur l'« orang-outang », à propos duquel il traduit l'anatomie comparée de Tyson :

[T]outes les autres parties du corps, tant extérieures qu'intérieures, sont si parfaitement semblables à celles de l'homme, qu'on ne peut les comparer sans admiration, et sans être étonné que d'une conformation si pareille, et d'une organisation qui est absolument la même, il n'en résulte pas les mêmes effets. Par exemple, la langue et tous les organes de la voix sont les mêmes que dans l'homme, et cependant l'orang-outang ne parle pas ; le cerveau est absolument de la même forme et de la même proportion, et il ne pense pas : y a-t-il une preuve plus évidente que la matière seule, quoique parfaitement organisée, ne peut produire ni la pensée ni la parole qui en est le signe, à moins qu'elle ne soit animée par un principe supérieur⁵ ?

En deuxième lieu, on le voit, l'anatomie comparée, par l'approfondissement des différences structurelles, révèle l'existence d'êtres intermédiaires, n'appartenant clairement ni au règne végétal, ni au règne animal, tels que les coraux ou les plantes sensibles. La séparation entre trois règnes (végétal, animal et humain) est donc remise en cause au profit de l'hypothèse d'une chaîne des êtres admettant une progression continue entre les espèces. L'organisation des corps animés se complexifierait continuellement du bas de la chaîne jusqu'à son terme, l'homme. Et cette organisation permettrait d'établir une stricte corrélation entre les degrés de complexité des organes et la hiérarchie des fonctions. Si les conceptions de cette chaîne des êtres sont très variables au XVIII^e siècle, l'idée s'impose massivement, et conduit à nuancer les limites spécifiques admises au profit d'une variation de degrés ou de nuances imperceptibles entre espèces. Comment l'inscription de l'anthropologie dans une histoire naturelle admettant une chaîne continue des êtres permet-elle de défendre, voire de découvrir, des propriétés déterminant de manière certaine l'appartenance d'un être à une « espèce humaine », au-delà des variations individuelles ? Cette question est d'autant plus pressante que l'on reconnaît, comme le fait Gregory, que l'espèce humaine se caractérise par la grande diversité des hommes, « chaque individu pensant et agissant d'une manière qui lui est propre » [Gregory, II. 4].

En réponse à ces difficultés, il apparaît requis pour certains auteurs du XVIII^e siècle de promouvoir un nouveau type d'anthropologie. Il convient en particulier pour Herder de changer de point de vue et faire non pas de l'adéquation mais d'une certaine inadéquation des organes par rapport aux fonctions le signe distinctif de l'homme. Dans ce cadre, l'anatomie comparée reste

¹ Selon l'épître dédicatoire, « l'animal dont j'ai donné l'anatomie, approchant le plus près l'humanité, semble être le *nexus* entre l'animal et le rationnel » ; puis Tyson précise que par l'organisation, en particulier celle du cerveau, le chimpanzé ressemble exactement à l'homme – ce qui lui donne occasion de se référer à ce que dit Descartes dans le *Discours de la méthode* (*Orang-outang, sive Homo sylvestris or, the Anatomy of a pygmie compared with that of a Monkey, an Ape and a Man*, London, Thomas Benet et Daniel Brown, 1699, p. 55).

² Ce qui conduit par exemple Leibniz, dans les *Nouveaux Essais*, à présumer l'humanité de « l'homme sylvestre » par précaution, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, livre III, chap. VI, § 19, dans *Philosophische Schriften*, éd. Gerhardt, t. 5, p. 293.

³ *Ibid.*, III, I, § 1, GP VI, p. 254.

⁴ Descartes, *Discours de la méthode*, cinquième partie, AT VI, p. 57.

⁵ *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, t. 14, Paris, Imprimerie Royale, 1766, « nomenclature des singes », p. 61.

une voie anthropologique privilégiée¹, mais à condition de corriger les prémisses erronées de l'approche traditionnelle : il faut concevoir que la nature propre de l'homme peut être déduite de la comparaison avec l'animal non pas par différence, par opposition à lui, mais à partir de ses ressemblances avec lui, en comprenant l'homme comme un animal démuné. Il faut de là reconnaître la posture verticale comme spécificité anthropologique fondamentale. Deux raisons d'invalider l'approche de Buffon, qui se fonde sur l'apparente similarité organique entre l'homme et l'animal pour mieux affirmer l'existence d'un principe incorporel supérieur². Selon Herder en effet, la raison n'est pas une faculté immatérielle indépendante des conditions corporelles spécifiques à l'homme ; elle est au contraire fondée sur le décalage de l'homme par rapport à son monde.

R. A. et S. B.

¹ L'anatomie comparée est, au sein de l'histoire naturelle, le « fil conducteur » permettant de guider l'anthropologue philosophe « à travers le labyrinthe de la création animée et de scruter l'entendement profond et immense de Dieu ». Herder, *Idées sur une philosophie de l'histoire de l'humanité*, I, 2, 4.

² Voir note *supra*.

